Ernest Seillière, un contre-révolutionnaire au XXe siècle

Ernest Seillière, a twentieth-century counter-revolutionary

Pascale Pellerin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5293>

DOI : 10.4000/rde.5293

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2015

Pagination : 141-153

ISBN : 978-2-9520898-8-3

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Pascale Pellerin, « Ernest Seillière, un contre-révolutionnaire au XXe siècle », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 50 | 2015, mis en ligne le 25 novembre 2017, consulté le 31 juillet 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5293> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5293>

Pascale PELLERIN

Ernest Seillière, un contre-révolutionnaire au XX^e siècle

Ernest Seillière, dont on connaît aujourd'hui le patronyme grâce à la personne de son petit-fils, qui fut président du Medef jusqu'en 2005, n'a pas laissé de traces indélébiles parmi les critiques littéraires du XX^e siècle. Il a pourtant écrit de nombreux ouvrages et occupe des fonctions honorifiques dans l'*intelligentsia* française de la première moitié du vingtième siècle. Sa critique du romantisme et du mysticisme, qui vise en premier lieu Rousseau, prend une place non négligeable dans la problématique contre-révolutionnaire et germanophobe. Ses nombreux écrits sur Rousseau s'inscrivent dans une critique de l'esthétique romantique qu'il rattache à « l'esprit jacobin issu presque uniquement de la prédication de Jean-Jacques »¹. Pour Seillière le mysticisme passionnel et le mysticisme social ont la même source : Jean-Jacques Rousseau. Mais derrière Rousseau plane l'ombre de Diderot, deux hommes issus du peuple. Et Seillière se demande tout au long de ses écrits lequel des deux a entraîné l'autre vers le mysticisme et l'apologie des passions. Il trouve cependant chez Diderot, après sa rupture avec le genevois, certaines circonstances atténuantes.

La pensée d'Ernest Seillière a pour fondement la raison qu'il définit comme « une expérience sociale accumulée et synthétisée de l'espèce humaine »². Comme Maurras, il s'appuie sur la tradition et l'ordre qu'il oppose au mysticisme et au chaos individualiste. Pour Seillière, rationnel et chrétien sont synonymes. Un christianisme rationnel qui obéit à la hiérarchie catholique alors que celui de Rousseau se rattache à un « mysticisme chrétien hérétique ». Si Seillière

1. Ernest Seillière, *Le Pêril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines. Rousseau visionnaire et révélateur*, Paris, la Renaissance du livre, 1918, p. 30.

2. *Ibid.*, p. 45.

défend l'ordre et la hiérarchie, c'est parce que pour lui, l'homme est mauvais. Il rappelle que le « Christianisme rationnel attribue à un Tentateur antisocial la responsabilité des impulsions passionnelles »³. L'homme est gouverné, dès ses origines, par « une volonté de puissance, barbare, furieuse, ennemie de la société humaine »⁴. Il fustige l'optimisme politique qui affirme la bonté originelle de l'homme, l'homme abstrait, celui de Rousseau encore une fois, mais aussi le sauvage tahitien du *Supplément au voyage de Bougainville* que Seillière considère comme l'une des bibles principales du naturisme et du mysticisme de classe qui ont œuvré à l'effondrement de l'Ancien régime.

Avant d'aborder les textes de Seillière sur Diderot, il nous faut revenir sur son milieu familial et sa formation. Ernest Seillière a pour ancêtre Aimé-Benoît Seillière qui fut, par ses relations avec le général de Bourmont, le seul munitionnaire de l'expédition puis de la conquête d'Alger en 1830. La très grosse fortune des Seillière s'est faite par la colonisation de l'Algérie. Et ce n'est peut-être pas un hasard si Seillière compare à maintes reprises les barbares aux couches sociales défavorisées. Né à Paris en janvier 1866, Ernest Seillière, brillant élève, poursuit des études à l'école polytechnique en vue d'une carrière militaire avant de se diriger vers l'étude de la philosophie qu'il entreprend en Allemagne à l'université de Heidelberg. Rentré en France en 1896, il se lance dans le journalisme et rentre au *Journal des Débats* et à la *Revue des deux mondes*. Il fustige alors l'impérialisme et le romantisme qu'il rattache à l'esprit germanique dans le contexte qui précède le premier conflit mondial. En 1914, il est élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques dont il devient secrétaire perpétuel en 1935. Dès le début du vingtième siècle, le baron vocifère contre Diderot et Rousseau et apparaît comme « le troisième contempteur de la lignée antirousseauiste qui précède le bicentenaire »⁵. Mais c'est pendant et après la guerre qu'il publie ses gros ouvrages sur les deux philosophes. En 1944, sous l'Occupation paraît son *Diderot*, aux éditions de France, pont entre le conservatisme de Vichy et la Collaboration⁶. Contre-révolutionnaire convaincu, Seillière reprend les arguments des ennemis du philosophe de Langres sous l'Ancien régime et durant la Révolution.

3. Ernest Seillière, *Vers le socialisme rationnel*, librairie Félix Alcan, 1923, p. 36.

4. *Journal des débats politiques et littéraires*, « Alain contre Émile », 1^{er} janvier 1933.

5. Voir Tanguy l'Aminot, *Images de Jean-Jacques Rousseau de 1912 à 1978*, Oxford, Voltaire Foundation, *SVEC*, 300, 1992.

6. Voir Pascal Ory, *Les collaborateurs*, Paris, Seuil, Points Histoire, p. 220.

Dès 1907, dans le troisième volume de sa *Philosophie de l'impérialisme*, intitulé *L'impérialisme démocratique*, Seillière s'intéresse à la relation de Diderot et de Rousseau et explique leur complicité par leurs origines sociales responsables de l'exaltation du sentiment :

« Par ses origines comme par ses habitudes de vie, le fils du coutelier de Langres était de plain-pied avec le rejeton de l'horloger genevois ; tous deux plébéiens, fils d'artisans petits-bourgeois ; tous deux embarrassés de compagnes peu présentables. En outre Diderot souffrait alors comme Rousseau d'une vague exaltation du sentiment qui s'apaisa chez lui avec les années »⁷.

Un an plus tard dans *Le Mal romantique*, il s'en prend au pacte formé par le genevois et le langrois :

« Diderot et Rousseau se rencontrent vers le milieu du siècle et font contre une société qui les néglige le serment des Gracques. Le premier se modère et se guérit jusqu'à un certain point de son exaltation conquérante par l'âge ; l'expérience et la raison établissent sur lui leur empire, sans que jamais s'efface toutefois son œuvre, – ni de l'œuvre encyclopédique qui procède de lui –, le stigmate de son romantisme initial. [...] L'*Encyclopédie* avait été touchée dès sa naissance de l'influence romantique, épandue dans l'atmosphère morale du temps. L'intimité de son inspirateur principal, Diderot, avec le chimérique citoyen de Genève ne fut pas sans porter quelques fruits »⁸.

Le couple Diderot-Rousseau revient régulièrement sous la plume de Seillière. Ce n'est peut-être pas un hasard s'il évoque les Gracques, car il n'est peut-être pas sans savoir que, sous la Révolution, François-Noël Babeuf, qui a pris le nom de Gracchus Babeuf, se réclame de Diderot, auquel il attribue le *Code de la nature* de Morelly⁹. Babeuf professait la loi agraire quelques années avant la Révolution. Arrêté en mai 1796 pour conspiration contre le Directoire, il invoque Rousseau et Diderot (alias Morelly) lors de son procès. C'est peine perdue, car il est exécuté un an plus tard.

Après la première guerre mondiale, Seillière poursuit ses réflexions sur Diderot dans un nouvel essai : *Le péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines*¹⁰. Ce titre s'inscrit dans un contexte particulier, celui de la révolution bolchevique. Bien que

7. Ernest Seillière, *L'impérialisme démocratique*, Paris, Plon, 1907, p. 170.

8. Ernest Seillière, *Le Mal romantique : essai sur l'impérialisme irrationnel*, Paris, Plon, 1908, introduction, p. XX.

9. Sur cette question, voir Pascale Pellerin, « Le *Code de la nature* ou l'histoire d'un procès intenté à Diderot », *SVEC*, 2003, p. 105-117.

10. Ernest Seillière, *op. cit.*

l'ouvrage soit essentiellement consacré à Rousseau, l'obsession de Seillière, il réserve un chapitre à Diderot, « le dernier des inspireurs certains de Jean-Jacques »¹¹. Commentant les *Fragments échappés du portefeuille d'un philosophe*, Seillière regrette les réflexions du langrois sur le caractère du sauvage, capable de raison parce que sans préjugé et sans devoir factice. Pour Seillière, Diderot connaît une « lutte sans trêve de l'appétit mystique contre l'expérience scientifique naissante dans un cerveau voluptueux peu maître de ses impulsions affectives. » Et notre philosophe voluptueux va succomber, dans les dernières années de son existence, dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, à un accès de mysticisme érotique. Seillière rapproche alors une fois de plus Diderot de Rousseau. Les extravagances des deux auteurs s'expliquent « par un accès d'excitation érotique », provoqué chez Diderot par les « belles Vénus océaniennes », et chez le Genevois par le souvenir « des jeunes savoyardes qui avaient charmé sa jeunesse »¹². L'épicurien sexagénaire n'a pas résisté à « la description de ces belles Vénus océaniennes qui s'offrent publiquement sur un lit de fleurs, à l'hôte européen, [provoquant chez] l'inflammable Denis une sorte d'éblouissement. Il reconnut dans une pareille contrée le paradis de ses rêves ».

Seillière considère le désir et la pulsion sexuelle comme la négation de l'expérience, de la culture et de la raison ». Néfastes à l'ordre social et patriarcal, attisant la débauche et la corruption, ouvrant la porte à la liberté amoureuse, ces impulsions passionnelles sont l'illustration que l'être humain est gouverné par de mauvais instincts. Ces pulsions érotiques chez Rousseau comme chez Diderot sont à mettre en parallèle avec leur concept de bonté naturelle. L'apostrophe du vieillard permet au passage à Seillière d'affirmer la supériorité de la culture occidentale sur celle des Tahitiens : « Que d'ailleurs des races à ce point arriérées ne puissent mener longtemps la lutte vitale au contact d'une civilisation supérieure, cela est certain »¹³. Seillière condamne à maintes reprises l'impérialisme irrationnel mais la civilisation occidentale est impérialiste par raison et nécessité. Elle n'obéit pas aux pulsions mais à l'expérience. Obnubilé par l'ivresse mystique de Rousseau, il s'étonne que l'un de ses disciples et/ou inspireurs, Diderot, dépasse le maître à la fin du *Supplément* « dont la frénésie de mysticisme social s'affirme soudain de façon très surprenante. »

Seillière s'en prend à la théorie des trois codes exposée par Diderot, et aux conclusions tirées par le philosophe sur la supériorité du code de la nature sur le code civil et religieux. Il ironise sur l'état

11. *Ibid.*, p. 109.

12. *Ibid.*, p. 117.

13. *Ibid.*, p. 119.

naturel, qu'il compare à la simplicité première que l'homme peut retrouver à travers l'épreuve de « circonstances extrêmes, la misère et la maladie (oui, surtout la névrose) ». Seillière n'étudie pas la construction subtile du texte de Diderot¹⁴. Ses analyses, qui rejoignent ses commentaires sur Rousseau, expliquent l'origine du mysticisme passionnel et démocratique par la névrose.

Selon lui, malgré sa rupture avec Rousseau, Diderot ne put totalement guérir du dogme de la bonté naturelle qui mêle mysticisme passionnel et mysticisme de classe. Or, affirmer la bonté du peuple, c'est mettre en cause gravement l'ordre social. Seillière fera de Diderot et de Rousseau les principaux précurseurs de la Révolution. « Rousseau, écrit-il dans son essai *Vers le socialisme rationnel*, suppose une alliance entre le Dieu bon et sa créature de choix lorsque celle-ci s'est conservée telle qu'il l'a faite, c'est-à-dire à sa ressemblance. Or cette ressemblance se serait surtout maintenue dans les classes les moins cultivées de la société selon le postulat de Rousseau »¹⁵. Le dogme de la bonté naturelle constitue « une charte d'alliance mystique entre le Dieu de bonté et les hommes des classe incultes ». Ce n'est donc plus le roi qui est le représentant de Dieu sur terre, mais les pauvres. L'homme sauvage du passé trouve son pendant dans l'homme inculte ou peu cultivé dans les sociétés civilisées du temps présent.

Il est certain que le contexte de la révolution bolchevique a modifié peu ou prou le jugement de Seillière sur Rousseau et Diderot. En 1916, Lénine rédige son essai *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*¹⁶, qui sera traduit en 1925 en France, d'où, chez Seillière, une dénonciation de plus en plus virulente de Diderot, de Rousseau et des attaques contre les classes sociales dominantes. Sans qu'il l'affirme directement, il voit en Rousseau non seulement l'inspirateur de Robespierre, mais aussi celui de Lénine. Dans le *Journal des débats* du 26 janvier 1936, à l'intérieur d'un article sur les travaux de Gilbert Chinard¹⁷, Seillière rapproche le *Supplément au voyage de Bougainville*

14. Construction étudiée notamment par Georges Benrekassa (« Dit et non dit idéologique à propos du *Supplément au voyage de Bougainville* », *DHS*, 5, 1973, p. 29-40), et Pierre Hartmann (*Diderot, La figuration du philosophe*, Paris, Corti, 2003, p. 197-268).

15. Ernest Seillière, *Vers le socialisme rationnel*, *op. cit.*, p. 25.

16. L'ouvrage de Lénine a été influencé par l'essai de John Atkinson Hobson, *L'impérialisme*, publié à Londres en 1902. Atkinson fut un économiste réformateur très célèbre à son époque.

17. Gilbert Chinard, né en France en 1881 et devenu professeur à l'université de Baltimore, a publié de nombreux ouvrages sur l'exotisme dans la littérature française de la Renaissance à Chateaubriand, notamment une édition du *Supplément au voyage de Bougainville* tiré du manuscrit de Leningrad (Genève, Droz, 1955).

du *Discours sur l'inégalité* de Rousseau : « [Diderot] a, en effet, cru reconnaître, dans l'état social de Tahiti, celui qu'il avait évoqué en collaboration avec Rousseau dans le *Discours sur l'inégalité*, qui lui doit beaucoup, quoique Rousseau l'ait signé seul ». Seillière reproche à Diderot d'avoir « donné dans ces pages le plus libre cours à sa verve cynique ». Évoquant très vaguement au passage les réserves de Gilbert Chinard sur le *Supplément*, Seillière donne raison à l'abbé de Vauxcelles qui fit paraître l'ouvrage en 1796 dans les *Opusculs philosophiques et littéraires* :

« L'abbé Vauxcelles n'avait pas tort d'accuser son auteur d'avoir appris aux Hébert et Chaumette (par ses autres écrits, puisque celui-ci ne parut qu'après la Terreur) à déclamer contre les trois puissances qui mettent un frein à la lutte pour la vie dans l'humanité, Dieu, le prêtre et le magistrat. [...] Bien plus près de nous, le naturisme tahitien a été ressuscité par certains commentateurs de Marx, par Frédéric Engels en particulier : le romancier anglais D.H Lawrence¹⁸ [...] lui a donné parfois les formes les plus extrêmes »¹⁹.

On ne sait d'où Seillière tient ses analyses sur Engels, certainement pas de son ouvrage *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, paru à Londres en 1880 et traduit en français aux Éditions sociales en 1950. Engels y remet en cause les utopies et affirme que le socialisme moderne prend ses racines dans le terrain des faits économiques. Quant au rapprochement entre Engels et Lawrence, il ne s'appuie sur aucune étude ni aucune réalité. Seillière rapproche sans cesse les aspirations démocratiques et socialistes des instincts sexuels et de la force vitale, sources du désordre social et responsable des révolutions.

Seillière poursuit sa comparaison entre Rousseau et Diderot dans le *Journal des débats politiques et littéraires*. Le 21 janvier 1939, il commente l'affaire Hume–Rousseau. On ne s'attendait pas à ce que Seillière rapproche une fois de plus les deux hommes à propos de la rupture entre l'anglais et le genevois. Selon Seillière les manifestations de la sensibilité de l'époque « paraissent avoir été portées à leur paroxysme par deux écrivains d'origine plébéienne et insuffisamment façonnés à la maîtrise de soi qui règle les rapports sociaux dans la société polie : je veux dire Diderot et Rousseau. Je me suis même

18. David Herbert Lawrence (1885-1930) est l'auteur du célèbre roman *L'Amant de Lady Chatterley*, paru en 1928 et traduit chez Gallimard en 1932, deux ans après sa mort.

19. Sur la question de l'utopie et de sa place chez Diderot en particulier, voir Corin Braga, « L'attaque rationaliste contre les utopies de l'âge classique », *Studia UBB philologia*, LVI, 2, 2011, p. 1-11.

souvent demandé lequel des deux amis avait initié ou du moins encouragé l'autre dans l'habitude de donner aussi libre cours à des témoignages, plutôt indiscrets, d'affection. Je pencherais à croire que ce fut Diderot, parce que ses lettres à sa fiancée indiquent que la belle Nanette condamnait dès avant l'étroite liaison de son futur époux avec Jean-Jacques, sa trop grande facilité à verser des pleurs »²⁰. Seillière pense cette relation non comme une collaboration entre deux intellectuels, mais comme un rapport d'initiateur à élève ou de maître à disciple. Cependant, il ne parvient pas à en déterminer l'ordre hiérarchique. Cette analyse révèle en outre l'obsession de la subordination et du commandement chez Seillière.

À la veille de la seconde guerre mondiale Seillière ne prend guère en considération les menaces que fait peser l'Allemagne nazie sur l'Europe. Le 24 août 1939, une semaine avant le début du conflit, il s'intéresse à un ouvrage de Daniel Halévy²¹, *Histoire d'une Histoire*, portant sur le cent cinquantième anniversaire de la Révolution. Halévy y critique moins l'œuvre de la Révolution elle-même que son appropriation par la Troisième République dont, avec ses amis maurrassiens, il a célébré la chute en 1940. Proche de Maurras, Seillière se félicite du contenu de cet essai :

La thèse absurde de l'homme naturellement raisonnable ou même bon est reprise avec un caractère impérialiste. Elle donne entre les mains de Diderot et de Rousseau surtout, mais de Voltaire et de Montesquieu même, ainsi que de leurs innombrables disciples un Coran, un évangile de conquête aux classes non privilégiées de l'État, à la bourgeoisie qui voudrait rester rationnelle, au peuple qui se précipite dans une « hégire » dont le cours n'est pas achevé. L'inculte a été proclamé le favori de la Déesse Nature ; il ne l'oubliera plus²².

On constate au passage une corrélation entre les velléités démocratiques du peuple et la civilisation musulmane, considérée par

20. *Journal des débats politiques et littéraires*, 21 janvier 1939, p. 3.

21. Né en 1872 dans une famille d'origine juive, il est de religion protestante. Attiré par le socialisme après l'Affaire Dreyfus, Halévy collabore à l'*Humanité* puis aux *Cahiers de la quinzaine* de Péguy dont il devient proche. Ami de Georges Sorel, méfiant envers la république parlementaire et refusant la politique du bloc des gauches, Halévy prône un socialisme élitiste et considère le syndicat comme le reflet d'une élite ouvrière susceptible de sauver les masses prolétariennes du nivellement démocratique. Sensibilisé à la question paysanne, nostalgique d'une civilisation rurale, inquiet devant l'émergence d'une Europe cosmopolite, il se tourne alors vers la droite maurrassienne et soutient la Révolution nationale de Pétain. Il fut membre de l'Association pour défendre la mémoire du maréchal Pétain. Il meurt à Paris en 1962.

22. *Journal des débats politiques et littéraires*, 24 août 1939, p. 3.

Seillière comme l'œuvre des barbares indigènes. La colonisation de l'Algérie imprègne en profondeur les réflexions de Seillière sur Rousseau, Diderot et leurs aspirations révolutionnaires. Fidèle à Maurras, Seillière dénonce également l'Évangile, trace du christianisme primitif imprégné de judaïsme.

Durant l'Occupation, sans être absent du paysage politique et intellectuel, Diderot retient moins l'attention que ses coreligionnaires en philosophie, Montesquieu, Voltaire et Rousseau. En lisant les journaux et les essais de la période de l'Occupation, on remarque que son rôle de directeur de l'*Encyclopédie* semble effacer peu ou prou son statut de philosophe, voire d'écrivain. Difficile, en effet, de commenter la vie et l'œuvre du langrois sans évoquer les principaux auteurs du dictionnaire, et plus largement les milieux intellectuels qui gravitent autour de lui. Qui dit encyclopédisme pense franc-maçonnerie et Révolution française. Et Diderot, artisan de la chute de l'Ancien régime, rejoint Rousseau sur le banc des accusés.

Les Éditions de la Toison d'or, proches des milieux collaborationnistes, rééditent la *Religieuse* en 1944 et une édition belge offre une publication des extraits des *Salons* commentés et annotés. Le gros ouvrage de Seillière, *Diderot*, paru en 1944 aux éditions de France, prend cependant, dès les premières lignes, l'aspect d'un réquisitoire contre les Lumières et l'un de ses chefs de file, Diderot dénoncé tout au long de l'ouvrage comme le principal précurseur des épisodes les plus sanglants de la Révolution. Dès 1940, Seillière se range avec enthousiasme du côté de Pétain. En décembre 1941, il va jusqu'à signer, avec d'autres personnalités, un *Appel à la population de Paris*, qui condamne fermement les crimes odieux de la Résistance envers les forces d'occupation²³.

L'ouvrage de Seillière, de style indigeste, offre une caricature grossière et maladroite de l'œuvre de Diderot, dont il distingue deux facettes qu'il rattache aux deux personnalités du philosophe : celle d'un naturaliste mystique, qui conteste l'ordre établi, et celle d'un rationaliste conservateur, admiratif de la pensée de Hobbes. Il rappelle, dans l'avant-propos de son essai, l'« éducation première [du philosophe] qui fut bourgeoise et chrétienne »²⁴. En fait, si on lit attentivement son ouvrage, c'est à une dénonciation quasi constante de Diderot que se livre Seillière. Il s'insurge contre l'idéologie du contrat social et de la bonté naturelle de l'homme, accuse Diderot d'avoir non seulement œuvré à la chute de l'Ancien régime, cette « Révolution française dont

23. Voir André Ouzoulias, *La vie héroïque du colonel Fabien*, Paris, Éditions sociales, 1945, p. 24-25.

24. Ernest Seillière, *Diderot*, Paris, Éditions de France, 1944, p. II.

il a préparé l'éruption sans le savoir » (*Diderot*, p. 44), mais d'être responsable des actes les plus sanglants de la Terreur. Il s'appuie sur quelques textes de Diderot : l'*Encyclopédie*, les *Eleuthéromanes*, le *Supplément au voyage de Bougainville*. Le premier objectif du dictionnaire, cette « machine de guerre » (p. 169), était la destruction de la religion, « car cette *Encyclopédie* [...] devait être, dans l'intention de son promoteur le livre sacré de l'ère nouvelle : ère que la Révolution française affichera bientôt la prétention d'ouvrir sans plus de délai ». Seillière reprend la thèse du système des renvois pour expliquer comment Diderot a pu passer à travers les mailles de la censure : « Il a imaginé toute une technique (dont le subterfuge principal est le renvoi calculé et voulu d'un article du dictionnaire à un autre) pour égarer l'investigation des censeurs et rester à l'abri de leurs veto ». Ce fantasme du complot de l'érudition trouvait déjà sa place, en 1760, chez le janséniste Chaumeix, adversaire acharné des encyclopédistes. Nous retrouvons d'ailleurs dans l'ouvrage de Seillière et chez les journalistes de la Collaboration²⁵ des thèses communes aux contre-révolutionnaires du Directoire. Et ce n'est sans doute pas une coïncidence si Seillière s'appuie sur le *Supplément au voyage de Bougainville* et les *Eleuthéromanes* pour attaquer les idées subversives du philosophe. Commentant la vie sexuelle et familiale des habitants de Tahiti, « ces rêveries puériles », Seillière écrit que « la littérature et le théâtre révolutionnaire leur feront écho sans se lasser ; elles ont préparé, sous la plume de 'maint philosophe', l'aspect utopique d'abord, puis sanglant de la grande convulsion sociale dont fut marquée la fin du siècle » (*Diderot*, p. 130). Lors de la rédaction de l'*Encyclopédie*, il poursuit un dessein habilement dissimulé pour échapper à la censure, celui d'anéantir voire de détruire les religions révélées.

Présenter l'*Encyclopédie* comme un instrument de combat contre la religion, un complot soigneusement déguisé sous la densité des savoirs et l'intelligence de leur agencement, constitue un lieu commun depuis les attaques du janséniste Abraham Chaumeix lors de la publication du dictionnaire. Les collaborateurs s'en tiennent à cette thèse

25. Voir également la préface des éditions de la Toison d'or à la *Religieuse* : « Le texte du dictionnaire a certes été visé par la censure, mais ce que les censeurs n'ont pas pu discerner à travers les subtilités de la méthode et les mille détours d'une érudition perfide, c'est l'intention cachée, sinon de tous les collaborateurs, du moins de Diderot, d'Holbach, d'Helvétius, de libérer la science à l'égard du dogme, de suggérer l'incrédulité envers toute religion révélée. » En règle générale, dans les journaux collaborationnistes, les encyclopédistes sont dénoncés comme les précurseurs de la Révolution. Ils ont ouvert la voie aux puissants courants égalitaires qui ont détruit sur leur passage les digues de la hiérarchie et de l'ordre anciens. Voir, entre autres, Ramon Fernandez, *Itinéraire français*, Paris, Éditions du Pavois, 1943, p. 214-215.

peu originale et qui mérite pourtant réflexion. Quant à la phrase de Meslier sur la strangulation des rois et des prêtres, retranscrite par Diderot dans les *Eleuthéromanes*, elle serait « annonciatrice des crimes révolutionnaires » (p. 93). Seillière, intentionnellement ou non, à l'instar des contre-révolutionnaires de 1796, confond le texte de Meslier avec le poème de Diderot. Nulle part, il n'est question de Meslier. Cette confusion démontre dans quelle tradition politique s'inscrit Seillière, celle de la contre-révolution. Le Diderot auteur des *Eleuthéromanes*, dont Seillière retranscrit un extrait, se confond avec le Diderot de l'oralité révolutionnaire qui appelle au massacre des rois et des prêtres, ce Diderot « qui nous a parlé d'étrangler le dernier des rois avec les entrailles du dernier des prêtres ». C'est la fièvre subversive du philosophe, « annonciatrice des crimes révolutionnaires » dans « ces vers frénétiques », qui se trouve ici mise en cause. Et Seillière d'affirmer sans détour que Diderot fut « l'un des pères de la Révolution française » (p. 154). Diderot reste l'un des principaux précurseurs de la Révolution, au demeurant pas de n'importe laquelle. Il est ici question de la Convention, qui condamna Louis XVI à mort. Ce philosophe porte en lui les germes de la Terreur, du massacre des rois et des prêtres. À ces positions révolutionnaires, Seillière oppose l'idéologie conservatrice de Vichy. Lorsque les philosophes des Lumières dénoncent les crimes des despotes, Seillière objecte que « ce sont tout aussi bien les crimes des non-despotes que nous rencontrons à toute page dans les annales du passé » (p. 44). Il affirme, à plusieurs reprises, que le peuple ne peut jouir de conscience morale : « Seule une élite façonnée à quelque maîtrise de soi [...] peut loger dans son sein plus de bien que de mal moral. » Il ajoute plus loin qu'« il convient de rester optimiste en morale et que, sans atteindre à un parfait bonheur, le genre humain peut s'en rapprocher quelque peu [...] dans ses groupes sociaux les plus doués » (p. 54). Seillière se rattache à la conception catholique de l'ordre moral, fondée sur le respect de l'autorité et des hiérarchies. Il prône la soumission des faibles et conteste le système parlementaire et la démocratie. Il combat le « naturisme mystique », « cette religion novatrice [...] qui attribue la bonté naturelle, non plus à de lointains cannibales ou à nos propres ancêtres primitifs, mais la salua dans les faubourgs des grandes villes et chez le *durus arator* de nos campagnes. De là, le suffrage universel égalitaire... » (p. 84). De même, il réproche l'inclination amoureuse, source de désordre social, et valorise le « mariage de pure convenance » (p. 156). Il résume à lui seul tout le programme de la Révolution nationale.

L'œuvre romanesque et esthétique de Diderot subit, avec un peu moins de dureté, les assauts de cet amphitryon du collaborationnisme bon teint. Fidèle à la tradition contre-révolutionnaire, Seillière

dénonce l'immoralité des *Bijoux indiscrets* et de la *Religieuse*²⁶, conteste l'intérêt du *Neveu de Rameau*, et se refuse, pour ne pas suggérer de mauvaises idées aux peintres, à reproduire certains passages de l'*Essai sur la peinture* où Diderot se moque des reproductions du Christ et des figures de la chrétienté en général. Seillière s'en prend à « la paganisation méthodique et érotique des personnages principaux de l'Evangile » (p. 77). Il livre bataille contre les « vellétés naturistes » du philosophe de Langres, et « certaines acceptations de l'immoralité présentées comme favorables à l'art » dans les *Salons*. Les conceptions esthétiques de l'écrivain, certes, moins condamnables que ses lubies philosophico-politiques, se réduisent « le plus souvent [...] à tracer aux peintres des projets d'allégories compliquées », noyées dans une « littérature pédantesque et doctorale » (p. 104-105). Cette sévérité à l'égard des *Salons*, l'œuvre la moins susceptible de déclencher l'hostilité des critiques et qui a séduit tant de grands écrivains – on sait l'admiration de Balzac pour l'esthétique diderotienne –, montre l'animosité profonde de Seillière à l'égard du philosophe. Il ne fait d'ailleurs grâce à aucun philosophe des Lumières et s'en prend indirectement à ceux qui les soutiennent. Car l'essai de Seillière se situe au carrefour du conservatisme de Vichy et du collaborationnisme parisien antisémite. Nous en voulons pour preuve ses commentaires sur la philosophie de Sénèque à laquelle « il manquait l'apport chrétien et les affinements émotifs que les races du Nord ont plus tard introduits dans la mystique chrétienne, comme l'enseigne Houston Stewart Chamberlain » (p. 271). Alliance entre la chrétienté et le paganisme pangermaniste sous la figure de Houston Chamberlain, admirateur de Wagner et l'un des principaux inspirateurs du nazisme. Tout un programme en cette année 1944 où la Milice vient au secours de la Gestapo dans la traque des Juifs et des résistants.

L'essai de Seillière provoque certains commentaires dans la presse collaborationniste. Le 2 juin 1944, c'est Jacques Boulenger, membre du PPF de Jacques Doriot, qui, dans un article de *Je suis partout*, profite de cette étude sur Diderot pour rendre hommage au philosophe de Langres. Il s'en prend notamment à Émile Faguet²⁷ qui, dans son *Dix-huitième siècle*, avait relégué, avec mépris, Diderot aux rangs des journalistes. Boulenger s'insurge contre une telle image du philosophe :

26. Seillière, *op. cit.*, p. 287. Sous la Restauration, le gouvernement Villèle interdit la *Religieuse* à deux reprises en 1824 et 1826.

27. Célèbre critique littéraire de la fin du dix-neuvième siècle, auteur d'une quarantaine d'essais dont plusieurs sur Montesquieu, Voltaire et Rousseau.

Ce Diderot fut un homme stupéfiant. Je viens de relire l'étude que Faguet a faite de lui dans son *Dix-huitième siècle*, et je l'ai trouvée bien faiblarde. Nous le présenter, sous prétexte qu'il a été un journaliste de génie, comme incapable de méditer calmement et de composer avec art, [...] comme un improvisateur qui ne savait que jeter ses idées au hasard [...], c'est tout de même un peu fort. Car enfin Diderot a été plus savant que Voltaire, [...] ses articles de l'*Encyclopédie* sont d'une compétence parfaite²⁸.

Il rend hommage au talent de l'auteur de la *Religieuse*, résume en quelques lignes l'ouvrage de Seillière, en appelle comme ce dernier à une nouvelle mystique autre que l'universalité démocratique, mais ne reprend pas ses attaques virulentes contre Diderot : « Il en résulte en somme qu'avec Voltaire et Rousseau, Diderot est certainement l'homme le plus important de son siècle. C'est quelque chose ! »

Il peut sembler contradictoire que Boulenger attaque Faguet tout en défendant l'essai de Seillière. Mais pour la petite anecdote, il faut savoir que dans son ouvrage sur Diderot, Ernest Seillière qualifie Jacques Boulenger d'« excellent historien du passé français ». Et une même idéologie rassemblait les deux hommes, celle d'un conservatisme qui faisait les yeux doux au nazisme. Mais au-delà des solidarités politiques, des divergences s'affichent assez nettement quant à l'image, à l'œuvre ou au style de l'écrivain.

Le 10 juin 1944, c'est au tour de Marius Richard, dans *Révolution nationale*, de commenter l'essai de Seillière. D'emblée, il déplore le style de l'ouvrage : « M. Ernest Seillière nous donne de Diderot un portrait philosophique dont je dirai tout de suite que la lecture en est à peu près aussi ingrate que celle d'un manuel de philosophe classique, par exemple. L'intérêt en est certain, mais l'ennui qui s'en dégage plus certain encore »²⁹. Il considère Diderot comme « un type sympathique de l'homme de lettres, de l'homme de plume. » Marius Richard ne conteste pas l'analyse de Seillière quant au naturisme mystique de Diderot, mais il déplore le manque de rigueur du critique : « Il y avait chez Diderot la griserie du système que l'on est amené à soutenir jusqu'à l'extrême de ses conséquences – c'est un danger auquel on échappe rarement – et à laquelle venait s'ajouter celle de l'expression, de la course de la plume, de l'effet à produire, de l'excitation journalistique. » Pour Marius Richard, c'est son labeur pour l'*Encyclopédie* qui a créé cette sorte de frénésie subversive que Seillière reproche au philosophe de Langres. Remarque au demeurant non dénuée de fon-

28. *Je suis partout*, n° 668 du 2 juin 1944, p. 4.

29. *Révolution nationale*, 10 juin 1944, p. 4.

dements³⁰. Quant au rôle du philosophe dans la chute de l'Ancien régime, Marius Richard semble rejoindre les analyses de Seillière :

Il ressort du livre de M. Ernest Seillière, que le Diderot de la religion naturelle, de l'*Encyclopédie*, reste l'artisan le plus direct, et comme le théoricien de la Révolution. Elle porte sa marque. On le verrait très bien rédiger, pour la Convention, ce dictionnaire philosophique, qu'il proposa à Catherine II. Toutes ces allégories théâtrales que la Révolution se donna pour décor semblent inspirées de ces sujets à tendance qu'il proposait aux peintres de son temps, et qui sont la négation même du sens que nous avons de la peinture³¹.

Durant l'Occupation, les collaborateurs rejoignent Seillière quant à ses analyses sur le rôle joué par Diderot et l'*Encyclopédie* dans la chute de l'Ancien régime. L'idée n'était pas nouvelle. L'*Encyclopédie*, dès le XVIII^e siècle, a été dénoncée par ses adversaires, que ce soit Fréron ou le janséniste Chaumeix, comme un clan soudé et voué à l'anéantissement des structures de la monarchie absolue³². On a alors reproché aux Encyclopédistes de se mêler de ce qui ne les regardait pas, c'est-à-dire de politique. En s'appuyant sur *Jacques le Fataliste*, la *Religieuse*, le *Supplément au voyage de Bougainville* et les *Eleuthéromanes*, les contre-révolutionnaires du Directoire ont violemment attaqué Diderot, dénoncé comme un anarchiste ennemi de Dieu, de la monarchie et de la propriété privée.

Au fil de ses ouvrages, Ernest Seillière n'a cessé de dénoncer le mysticisme passionnel et l'impérialisme démocratique de Diderot. Il analyse sa relation avec Rousseau sous l'angle de la domination, le directeur de l'*Encyclopédie* occupant parfois la position de l'inspirateur, parfois celle du disciple. Dans ces conditions, on voit mal comment Seillière aurait pu comprendre la hardiesse philosophique et la complexité formelle du *Supplément au voyage de Bougainville*, œuvre d'ailleurs écrite bien après la rupture avec Rousseau. Après la seconde guerre mondiale, Seillière est élu, par une courte majorité, à l'Académie française en février 1946. Il disparaît neuf ans plus tard.

Pascale PELLERIN

CNRS UMR LIRE 5611

30. Voir à ce sujet Pascale Pellerin, *Lectures et images de Diderot de l'Encyclopédie à la fin de la Révolution*, op. cit., p. 29.

31. *La Révolution nationale*, art. cit.

32. Sur Chaumeix et Fréron, voir Didier Masseau, *Les ennemis des philosophes, L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 137 et 142 ; et Pascale Pellerin, *Lectures et images de Diderot de l'Encyclopédie à la fin de la Révolution*, p. 19 et sq.